disque à la mesure de leurs espérances, à l'image de leurs idées: le support idéal, et pour le coup parfait, du petit théâtre qu'ils offraient chaque soir, en concert.
« Watcher Of The Skies » excepté, qui demeure une de leurs perles et un morceau d'anthologie, tous les autres titres étaient avant tout prétextes à mise en scène, politico-futuriste dans « Get' Em Out By Friday », fantastique dans « Supper's Ready », la pièce de résistance de la seconde face. En scène, Peter Gabriel mimait plusieurs personnages, multipliait costumes et artifices, abandonnant sa tenue noire et sa chevelure rituelle de mage ou d'archange. Il devenait le saltimbanque ultime, et nous en profitions jusqu'au moindre claquement de ses doigts. « The Lamb » mis à part, et dans un tout autre registre, « Foxtrot », cependant, réalise le mieux ce qu'on pouvait tenter en matière de rock théâtral. Sur le champ, la musique y gagnait en émotion, et c'était bien le but cherché.
Genesis décrivait, et sur ce chapitre ne craignait personne: car s'il est un album où les musiciens fabriquent minutieusement le décor sonore de leurs fables, c'est bien celui-là. Et puis ne crachons pas dans la soupe, ne serait-ce qu'à cause des prouesses de Steve Hackett à la guitare enluminée et des finesses de Phil Collins sur ses peaux dures. Et à cause de « Watcher Of The Skies », encore,dont les braises rougeoieront longtemps.

GENESIS LIVE

Charisma 6369 304
Watcher Of The Skies; Get Them Out By Friday; The Return Of The Giant Hogweed; The Musical Box; The Knife.
Les grands albums en public ne sont pas légion. Généralement, ils ne dépassent guère le stade du témoignage et servent d'abord à faire rentrer les sous à moindres frais. Quelquefois, ce sont de franches escroqueries. Celui-ci en est une, et doublement. Parce qu'il est mauvais, et parce qu'il est sorti dans le dos des musiciens. Tellement désincarné qu'on a cru rattraper l'affaire en le dédiant à un roadie défunt. La pochette est floue, on dirait qu'elle représente une séance de torture dans un hôpital psychiatrique, et pour avoir vu Genesis bien des fois, je peux affirmer qu'à aucun moment ils n'ont approché ce genre d'abîme. Quant au contenu, à l'aide des mêmes références, je persiste à douter qu'il s'agisse du groupe dont on parle. A moins que l'ingénieur du son ait renversé son pudding sur la console, je ne devine pas pour quelle perfide raison les instruments sonnent si mal, la voix de Gabriel si faux. Même par un soir de catastrophe, Genesis ne ressemble pas à ça. Ignorez cette trahison, mais ouvrons une petite parenthèse: Genesis est un groupe honnête. Je veux dire, non seulement un groupe de gens intègres, mais un orchestre intègre. Il n'est donc pas sans intérêt de regarder au passage comment ils ont su évoluer dans ce capharnaüm fabuleux qu'est le marché du rock. Eh bien, c'est fort simple: de la même manière que les autres, ou à peu de déclarations d'intentions près, c'est-à-dire en s'abritant derrière leur statut d'artistes, ces êtres d'air et d'eau qui laissent aux managers le soin de régler les affaires de bas intérêt. Et à nous celui de juger si l'on accepte ou non. Il semble que la résignation aux bonnes vieilles lois vienne avec le succès, et qu'en définitive tout le monde s'en tienne au statu quo, les fines bouches avec les voraces.
Non, Genesis n'a jamais ressemblé à ces sillons glacés, mais décidément, les disques live sont bien déprimants. Fin du commentaire social et fin de fariboles désuètes.

SELLING ENGLAND BY THE POUND

Charisma 6499 761
Dancing With The Moonlight Knight; I Know What I Like (In Your Wardrobe); Firth Of Fifth; More Fool Me; The Battle Of Epping Forest; After The Ordeal; The Cinema Show; Aisle Of Plenty.
Voilà un curieux disque: beau, très beau, musicalement, plastiquement d'une richesse renversante, mais qui n'a pas rencontré le triomphe qu'il méritait. Dans l'optique Genesis traditionnelle, c'est cependant l'effort le plus accompli, et sans doute le plus évident. La musique prend sa revanche, enfin, sur des textes pourtant extrêmements forts eux aussi. Ce qui ne signifie pas que les instrumen-

tistes prennent la leur sur le chanteur, que l'on a trop crédité pour les paroles, et pas assez pour la musique. Au contraire, « Selling England » est un album remarquablement équilibré, où l'ambition rencontre le travail bien fait. Peut-être est-ce la complexité raffinée des harmonies, des rythmes et des couleurs sonores qui a rebuté un public dépassé par les progrès de ses maîtres à jouer, peut-être est-ce le relatif effacement des images, probablement un peu des deux. Et c'est dommage, parce que « Selling England » regorge de trésors, de ceux que l'on déguste à petite dose, un antre qui ne se laisse pas dévoiler à la hussarde.
On a dit – et j'ai dit – que ce disque marquait un retour aux verdures britanniques calmes, sereines et bien ordonnées. C'était léger. La pochette et le titre nous ont abusés, et les arpèges classiques de « Firth Of Fifth » aussi. Mais les ruptures sanglantes et les violences bizarres de « Battle Of Epping Forest », les boucles sauvages de « Dancing With The Moonlight Knight » auraient dû nous éclairer: Genesis cachait un jeu cruel sous ses évocations des langueurs anglaises. Phil Collins, particulièrement, se distingue par la surprenante brutalité de certaines reprises qui tombent comme des éboulements, que les accords tendus, quasi vicieux de Steve Hackett poursuivent dans un agencement très étrange. Là-dessus, Gabriel s'invente, et il le faut,

des accents insoupçonnés pour que surgissent les mots qui en jaillissent d'autant plus graves. Relisez ceux de « Cinema Show », ils vous en apprendront beaucoup plus que tous les manuels du monde. Et qui a dit que Genesis manquait d'humour? « I Know What I Like », en tout cas, en dégage une certaine dose, amplifiée suavement quand on sait que cette savante petite fantaisie fut le seul hit de Genesis. Alors, « Selling England », un pied de nez? Affectueux, dans ce cas. Et de toute façon l'apothéose d'un style, et une manière de bouée, bien solide et bien belle.
Notons que Phil Collins, en chantant, et si malignement, « More Fool Me », faisait preuve d'un flair plutôt développé.

THE LAMB LIES DOWN ON BROADWAY

Charisma 6641 226
The Lamb Lies Down On Broadway; Fly On A Windshield; Broadway Melody Of 1974; Cuckoo Cocoon; In The Cage; The Grand Parade Of Lifeless Packaging; Back In N.Y.C.; Hairless Heart; Counting Out Time; The Carpet Crawlers; The Chambers Of So Many Doors; Lilywhite Lilith; The Waiting Room; Anyway; Here Comes The Supernatural Anaesthetist; The Lamia; Silent Sorrow In Empty Boats; The Colony Of Slippermen (Arrival; A Visit To The Doctor; Raven) Ravine; The Light Dies Down On Broadway; Riding The Scree; In The Rapids; It ('s Only Knock and Knowall But I Like It).

Jusqu'alors, on pouvait dire, avec peut-être un brin d'amusement, que Genesis donnait dans une chimie bien définie, loin des aventures, des explosions. Et puis tout à coup, quand on ne s'attendait à rien d'extraordinaire, ils nous ont donné CA, « The Lamb... », ce monstre, qui est l'œuvre d'alchimistes cette fois. Eux qui n'étonnaient plus depuis l'émergence de beauté sombre de « Trespass », sinon par les extravagances vestimentaires de Peter Gabriel, voilà qu'ils accouchent d'un rejeton gigantesque et effrayant. Car « The Lamb... », non content d'offrir presque deux heures d'une musique extraordinairement dense, exhale un parfum d'œuvre absolue, maléfique,

tellement les éléments qui la composent sont dangereux à manier, visiblement impossibles à maîtriser. Tout, dedans, dépasse, et de très haut, ce qui avait acquis sa gloire à Genesis: formellement, c'est l'atomisation incroyable de la belle ordonnance du tissu sonore, le parti-pris de puissance dans l'intention. L'idée confine à la folie, tant elle est sublime: raconter l'histoire, quasi cliniquement, d'un jeune New-Yorkais, l'histoire microscopique des instants d'une vie microscopique dans la Babylone Carnivore du temps présent. Comment en sont-ils arrivés à concocter un tel projet insensé, ces jeunes gens si typiquement britanniques, si jaloux de leur culture et de leur mode de vie outrageusement Vieux Continent? En tournant là-bas, comme tout le monde, quand les plus beaux refrains se noient dans l'infernal boucan. Il s'est passé le cheminement suivant, banal et prodigieux à la fois, que les cinq Anglais ont tous été frappés de stupeur, d'angoisse et d'admiration dans la tourmente américaine, mais que l'expérience n'a pas été ressentie au même niveau par chacun. Hackett, Banks, Collins et Rutherford eurent tôt fait de fuir cette civilisation, épouvantés, pour n'en garder que les trouvailles plastiques, bien sûr. Gabriel, lui, c'est le contraire, il est tout simplement tombé raide amoureux de Megalopolis, mais à fond, et pour en être marqué à vie. Si l'on se souvient que déjà les caractères différaient, maintenant que les aspirations permettent de diverger, on comprendra que « The Lamb », le résultat bâtard de cette confrontation presque symbolique, présageait une crise. Mais des bâtards de cette espèce, je souhaite que le rock nous en ponde ne serait-ce qu'une fois l'an.
Ceux qui ont écouté le disque, et mieux encore ceux qui ont vu le show, d'où qu'ils viennent, quoi qu'ils aiment par ailleurs, tous ont été profondément choqués. Maintenant, je doute que les très larges couches touchées par les deux disques récents du groupe accepteraient « The Lamb... », qui est tout le contraire d'une musique pour goûter planant.

De la première à la dernière minute, c'est un déferlement, une avalanche de sonorités arrachées, de mots qui claquent, de cris, de mugissements, de chuchotements et de rythmes concassés, avec les temps noirs (« Grande Parade », « Back In New York City », « Lamia », etc...) et les temps blancs du voyage de Rael, ce drôle d'agneau contemporain, cuir noir et cran d'arrêt, punk souple, chat surdoué. Ce qu'on peut ajouter, c'est qu'au moins, sur l'album, ils se sont tous excités jusqu'au dépassement, puisque les instrumentistes prennent parfois des points à Gabriel dans leurs passages cisaillés, hyper-violents, proprements invraisemblables de leur part (« Hairless Heart », « Waiting Room »). Au point qu'encore aujourd'hui, on réchappe de l'écoute toujours aussi brisé, comblé à outrance.
Et si plus tard la dychotomie flagrante a éclaté à l'usure de la scène, c'est qu'il n'était plus possible pour les uns d'aller au delà, et pour l'autre de régresser en deçà. Tant pis ou tant mieux, de toute façon, « The Lamb... » restera chef-d'œuvre pour jamais, pas seulement celui de Genesis, mais UN chef-d'œuvre, absolument.

A TRICK OF THE TAIL

Charisma 6369 974
Dance On A Volcano; Entangled; Squonk; Mad Man Moon; Robbery, Assault & Battery; Ripples; A Trick Of The Tail; Los Endos.

Peter parti, la question n'était plus: Genesis a-t-il perdu son âme? mais, puisqu'il n'est plus là, feront-ils peau neuve, et si oui, comment? Tout le monde les attendait au virage, des critiques vautours aux fans transis. Parce qu'en dépit des conflits de fond, il fallait tout de même bien remplacer cette voix unique. Par ce « Diable par la queue », les quatre rescapés, d'abord avec humour, prouvent qu'ils ont choisi la solution la plus raisonnable, et probablement la seule viable: repartir des bases formelles les plus sûres, celles de « Selling England », qui sont aussi celles qu'ils préfèrent.
Et la pièce d'ouverture, « Dance On A Volcano », en effet, avait de quoi ébran-